

cet âge il ne sait pas faire de remèdes. D'ailleurs il me paraît que tu n'as pas le choix ; mais va très-doucement sur toute espèce d'épreuve.

Réfléchis un peu sur ta situation actuelle, mon enfant bien cher, et communique-moi tes pensées. Je suis convaincu que voici le moment où ta famille pourra finir, si elle le veut ; et il me semble que c'est le cas de t'en occuper, avant que le vieux marquis tombe à son tour. Mon amour, tu sais que c'est dans ce mois que je touche mon faible quartier : demande-moi, je te prie, ce qu'il te faut ; parle donc une fois à ton Gabriel, sans réserve. Le bon ange a fait un très-bon marché avec des Brugnières ; il en a retiré (n'en pouvant obtenir le reste du paiement) la montre (sans chaîne) et l'épée. Tu sais que ces effets t'appartiennent bien plus qu'à moi. Si nous avons besoin l'un ou l'autre, nous en ferons de l'argent ; car celui-ci nous est plus nécessaire que les bijoux.

Adieu, ma douce et noble amie : tu sais si ton Gabriel est tendre et constant.

GABRIEL.

---

## LETTRE XI.

17 juin 1780.

Et moi aussi, tendre et chère amante ! je suis infiniment rassuré par ta lettre ; je vois que ta blessure se guérira sans avoir fait de trop grands ravages. Le souvenir d'une fille tendrement aimée ne s'effacera pas de notre mémoire ; mais la nature, dont l'intérêt s'oppose aux douleurs éternelles, verse un baume sur les plaies du cœur, surtout lorsqu'elle est secondée par l'amour. Après avoir pleuré douloureusement la mort de notre enfant, le temps arrivera, il n'est pas éloigné, ô mon amie ! où quelque douceur se mêlera à l'amertume de ce souvenir ; et, si nous pleurons encore, ce seront plutôt des larmes d'attendrissement que de douleur. Je crois qu'il est inutile de

rechercher aucune espèce de détails sur la mort de cette pauvre petite. Elle n'est plus, et tous les reproches que nous croirions pouvoir faire aigrieraient notre chagrin, et ne lui rendraient pas la vie. Au reste, mon bon ange m'a dit que les secours de l'art avaient été insuffisants; c'est dire qu'elle en a reçu. Il me tarde de savoir quel parti prendra à ce sujet madame de R... Je te réitère mes recommandations pour écrire sur cela avec la douceur et la dignité qui te sont naturelles, quand les vexations ne te font pas sortir de ton caractère. Tu as dû recevoir une lettre de D. P. que j'ai lue, et qui est touchante et convenable dans cette triste occasion. Réponds-lui un mot, je t'en prie. Il paraît avoir été sensible à la marque de confiance que tu as voulu lui donner.

J'avais, dès hier, et même d'assez bonne heure, ta lettre du 12, mon cher ange. Je ne me suis pas mis tout de suite à y répondre, parce que mon premier devoir envers toi est, comme tu me l'as ordonné, de m'occuper de mes affaires; or j'ai reçu en même temps une

lettre de D. P., qui demandait une prompte réponse, et, en outre, des détails ostensibles qui m'ont coûté beaucoup de peine et de temps. J'y ai mis la moitié de la nuit, afin de pouvoir te répondre aujourd'hui. Il paraît que l'on s'occupe de mes dettes et de mes affaires, et qu'enfin l'on veut prendre un parti. Il est temps; mes forces sont épuisées, mon esprit lassé et mon ame indignée.

Je fais, dans la lettre même que D. P. doit montrer, un raisonnement qui paraît sans réplique: il est relatif à la Provence, quoiqu'on ne m'en parle plus. Mon père juge au fond de son cœur que je suis indigne de toute grâce, ou il pense le contraire. Dans le premier cas, peut-il dire: je le rendrai à sa femme, si elle le demande? Si je suis incapable d'amendement, il n'en sera pas moins responsable à sa famille des sottises que je pourrai faire, quand madame de Mirabeau m'aura redemandé; si je ne le suis pas, à son avis, c'est une cruelle injustice que de faire dépendre mon salut de l'opinion d'une femme qui se conduit aussi mal. C'est l'argument éternel de mon père, que

ce raisonnement très-simple rend bien faible, à ce qu'il semble.

Non, mon amie, ma santé n'est point terrassée, à beaucoup près; elle est affaiblie, ou plutôt dérangée, parce qu'agir est mon premier besoin, et que je n'agis point ici. Cependant je soupire après le repos, que je regarde, après l'amour, comme le seul bien réel de la vie, qu'il est insensé de sacrifier à l'amour de la gloire; mais ce repos passif où je suis engourdi, m'est aussi insupportable que pernicieux. Peut-être, indépendamment des regrets et des désirs qui me tourmentent, suis-je un peu comme les autres hommes actifs. L'action m'épuise; le repos me tourmente: il semble que la nature ne me laisse que le choix de la fatigue ou de l'ennui.

Il est possible et probable que tu aies su, plusieurs jours avant ta mère, la nouvelle; et je ne puis pas croire, quelque dur qu'ait pu être ton billet, dont le bon ange ne m'a point du tout parlé; qu'elle portât le ressentiment jusqu'à t'en témoigner encore dans un tel moment. Quant aux conseils que l'on m'a imputés, et

au sujet desquels M. B... a donné une explication très-satisfaisante, je n'en cacherais aucun à qui que ce soit, si notre correspondance ne devait être à jamais secrète par égard pour ceux qui l'ont permise; et, comme je le mandais aujourd'hui à D. P., comme je n'écris jamais et ne parle que selon mon cœur, comme je n'ai jamais rougi de ce cœur, si mon style a quelque chaleur, quelque énergie, si c'est en cela que mes lettres paraissaient redoutables, je puis dire à ceux qui ne sont pas de même, ce que J. J. Rousseau répondait à deux jésuites qui le priaient de leur faire part du secret dont il se servait pour écrire, surtout avec tant de chaleur et d'éloquence: J'en ai un en effet, mes pères; je suis fâché qu'il ne soit pas à l'usage de votre société: c'est de ne dire jamais que ce que je pense.

Le mémoire de Jeanret, que j'avais oublié, et c'est ce qu'il faut pour juger ses propres écrits, m'a paru assez bien. Je suis fâché que ces deux pages qui devaient être fortes de choses, manquent. Fais-moi le plaisir d'essayer par Char... de les faire copier sur l'exem-

plaire de Michaud, celui de Roussel ou de Barbaud. Il doit y en avoir beaucoup à Pont...; au besoin on en trouverait chez Fauche à Neufchâtel. Un manuscrit que je regrette bien, c'est celui sur les salines.

Je vais te faire un cadeau, à toi qui n'as pas les goûts frivoles, c'est de te donner une notice d'un plan manuscrit de législation pour la Pologne, par J.J., que m'a donné D. P. Ce grand homme, retiré dans sa vieillesse du commerce de tous les hommes, et même du commerce de son génie, des Polonais sont venus lui demander un plan de législation dans sa solitude. Toute son ame et tout son génie se sont ranimés pour répondre dignement à cette demande. Cet ouvrage m'a paru aussi beau que les plus belles productions du même auteur. Mais quel caractère étranger à nos mœurs et à nos idées! On croirait que le philosophe sort d'un entretien avec Numa dans les forêts des Sabins, ou avec Lycurgue sur le mont Taygète. Le premier conseil qu'il donne aux Polonais, c'est de rompre presque toute communication avec le reste de l'Eu-

rope. Il ne veut point pour cela de remparts semblables à celui qui a été si inutile pour séparer le Chinois du Tartare; il veut que ce soit le caractère national qui élève cette barrière. Mais comment le former, ce caractère national? *Par des jeux d'enfants*, répond le grand homme; par des cérémonies publiques, majestueuses et touchantes, par des fêtes. Deux législateurs de l'antiquité ont imprimé ainsi l'image de leurs ames et de leur caractère dans les hommes qui ont reçu leurs lois, Lycurgue et Numa: et il est encore aujourd'hui des hommes qui portent ces images sacrées dans leurs caractères et dans leurs ames. Des Spartiates devenus sauvages vivent encore libres aujourd'hui sur les montagnes de la Laconie, d'où ils insultent au despotisme du Grand-Turc; et sous la domination du Pape, les Transteverains montrent souvent le caractère de ce peuple Romain qui régnait dans les comices. Imiter ces législateurs et leurs institutions, dit Rousseau à la Pologne. Faites-vous des spectacles nationaux et des fêtes qui vous dégoûtent à jamais du bonheur des.

autres peuples; faites en sorte qu'il vous soit impossible d'être autre chose que des Polonais, et vous le serez pour l'éternité. Des voisins plus puissants pourront vous vaincre, ils ne pourront vous conquérir; les Russes pourront vous *engloutir*, ils ne pourront vous *digérer*. En les séparant ainsi de toute la terre, ce nouveau Lycurgue semble en effet préparer aux Polonais un honneur qui ne s'est jamais trouvé parmi les hommes : des mœurs et presque point de lois. La raison pour le premier code des magistrats; des citoyens qui soient tous législateurs, pour qu'il n'y en ait aucun d'esclave; des laboureurs se rendant dignes d'être, au besoin, les défenseurs de la patrie, par des exercices et des fêtes militaires, qui seront le délassement de leurs travaux rustiques; les récompenses toutes en honneur, aucune en argent; l'argent presque proscrit, comme faisant circuler les vices et les crimes avec plus de rapidité encore que les richesses; tous les rangs également accessibles à tous les citoyens, qui les rempliront successivement, en croissant par degrés en vertus et en talents

comme en grandeur; le trône même rempli par des citoyens qui auraient appris, dans tous les états qu'ils auraient parcourus, les besoins et les devoirs de tous les états; le bonheur enfin toujours modéré, parce qu'il s'use lorsqu'il est trop vif, et que l'homme trouve bientôt l'ennui et les dégoûts dans les voluptés immodérées... tel est le tableau du gouvernement que le citoyen de Genève voulait donner à la Pologne. Il a bien prévu qu'on lui dirait qu'il n'y a pas un très-grand mérite à renouveler les romans politiques de Platon; qu'on essaierait de le combattre par le ridicule, parce que le ridicule est l'unique ressource des esprits faibles, contre tout ce qui porte le caractère de la grandeur et de la force; qu'on lui opposerait le goût de tous les peuples modernes pour les jouissances du luxe, et la corruption de leurs mœurs, pour lui prouver qu'il faut leur laisser leur luxe et leurs mœurs corrompues : c'est en combattant ces objections qu'il déploie cette éloquence invincible qui triomphe souvent de nos dégoûts ou de notre effroi pour les mœurs antiques; ou qu'il fait voir cette sou-

plesse d'esprit qui aperçoit les moyens de se servir de nos vices mêmes, pour nous conduire, par degrés, aux vertus que nous n'osons plus envisager. Les changemens, il ne veut pas les faire comme Dieu par sa parole; il prend les instrumens de l'homme, le temps et les sages précautions. Il présente à la fois un dessin pur et général; mais il voit bien qu'on ne peut l'exécuter que par parties. Il ne dit point: donnez-moi des anges, et je les ferai vivre en sages: donnez-moi un pays où il n'y ait aucune institution, et j'y établirai des institutions parfaites; il dit: donnez-moi la Pologne et les Polonais, tels qu'ils sont aujourd'hui, et je ne crois pas impossible de leur donner la législation et le bonheur dont je leur offre l'image. On oppose toujours les passions des hommes comme un obstacle invincible à toutes les réformes, et l'on ne voit pas que, pour celui qui sait les manier, elles sont aussi les moyens les plus sûrs et les plus puissans; on peut s'en servir même pour les détruire toutes; et, s'il y eut jamais un véritable stoïcien, son stoïcisme a été l'ouvrage de ses passions.

J'ai cru te faire quelque plaisir, mon aimable amie, en te donnant cette faible idée de ce bel ouvrage.

Mon amie, bien que la notice que tu me donnes de la procédure me prouve parfaitement ce dont je n'ai jamais douté, à savoir qu'elle est folle et insoutenable, et ne résisterait pas un moment au simple aperçu des contradictions et des faussetés démontrables qu'elle renferme; je pense, comme j'ai toujours pensé, que te remettre en justice serait une folie que l'on ne permettrait jamais. Je ne te cache pas non plus que ce que tu me proposes m'a toujours paru le plus sûr, le plus honorable et le plus expéditif. Tu ne peux même (cela est facile à démontrer), recouvrer entièrement ton *honneur* (tu sens bien que j'entends ce mot dans l'acception d'opinion publique) et ta liberté que par cette voie. Ainsi pensent des gens sages et respectés, qui ne mettent pas en doute que tu ne gagnes ton procès. Mais à ces considérations de droit et de procédé, il faut joindre celle des convenances. Laisse-moi donc raisonner de cela avec

le bon ange. Tu peux patienter, puisqu'il est impossible que l'on puisse t'empêcher de faire quand tu voudras une démarche si authentique et si publique qu'elle nécessite, en dépit de tous, le procès. Mais un tel mémoire demande à être fait par une excellente plume. Sans doute l'indignation et l'amour auraient élevé la mienne, et mon style est bien celui du genre; mais, outre qu'on ne me permettrait pas d'écrire sur ce sujet, tu dois sentir, mon amie, que la prudence m'ordonne de ne pas me mêler du tout de cela, au moins en apparence, parce que je donnerais beau jeu à mon père, aux Marignane et aux Ruffley, pour me jeter de nouvelles chausse-trappes. Je te parlerai de cela à fond dans ma première lettre. Aujourd'hui je suis rendu de fatigue, et d'ailleurs j'en veux parler à mon ami.

Mon cher amour, je prie M. B. de t'envoyer dans ce moment l'argent qu'il peut avoir à moi, indépendamment de ce qu'il me faut payer en fait d'avances à mon porte-clefs. Je sens combien tu dois être gênée; mais j'espère que la mort de ta fille te vaudra du moins un peu plus

d'aisance. Hélas! c'est l'acheter bien cruellement; mais ainsi va le monde; on y paie les moindres biens et les plus grands au-dessus de leur valeur.

On me parlait l'autre jour d'un exemple touchant de la force de l'affection. La comtesse d'Harcourt a perdu son mari en 1769. Cette tendre épouse, entièrement livrée à sa douleur, s'est appliquée à imaginer tous les moyens de l'entretenir. Elle a fait élever à Notre-Dame, à la mémoire de son époux, un riche mausolée de la composition de Lemoine, et s'y est fait représenter elle-même dans l'attitude la plus douloureuse. Non contente de ce lugubre tribut, elle a fait jeter en cire la figure en grand du comte; elle l'a fait revêtir de la robe de chambre dont il se servait, et l'a fait placer dans un fauteuil à côté du lit où elle a coutume de coucher. Plusieurs fois chaque jour, elle va s'enfermer dans ce triste lieu, pour s'entretenir avec cette image muette, et de la constance de son amour, et de la vivacité de ses regrets.

O mon amie! il en est que nous n'éprouve-

rons jamais, long-temps du moins!... Mais c'est vivre qu'il nous faut pour nous aimer, et nous payer mutuellement le prix délicieux de tant d'amour.

GABRIEL.

Voici l'épithaphe de ton amoureux Dorat.

De nos papillons enchanteurs  
 Émule trop fidèle,  
 Il caresse toutes les fleurs,  
 Excepté l'immortelle.

## LETTRE XII.

12 juillet 1780.

Je reçois ta lettre du 6, ma chère et bien-aimée fanfan, avec celle de Dupont, dont j'avais connaissance; car il m'avait averti qu'il *l'invoquait*. C'est son mot, il a cru sans doute

qu'il s'agissait de m'exorciser. Il est vrai que, fatigué de ses raisonnements biscornus, de ses amphibologies, qui me blessent d'autant plus que je les sais fondés sur des méfiances contre lesquelles mon cœur s'indigne et dont mon esprit a pitié, de ces phrases légères, de quelques tournures qui semblaient préparatoires à de nouveaux délais, je l'ai mené lestement dans deux ou trois lettres, qui ont produit l'effet d'un coup d'épéron, et c'est ce que je voulais. Cependant, comme, dans sa dernière, il m'a paru vraiment attristé et que je l'aime, je lui ai écrit deux lettres coup sur coup, pleines de raison et de sensibilité, qui ont dû lui montrer que je n'avais point d'humeur personnelle contre lui. Le vrai est que je lui ai présenté comme très-prochains des projets extrêmes, qui ne le sont point, et auxquels j'espère tout de bon que je n'aurai que faire de recourir. Il survient dans ce moment-ci un incident favorable, qui va faire redresser la tête de l'ami Dupont. M. B. me mande ce matin, en m'envoyant ta lettre, qu'il vient de recevoir une lettre de madame de Mir... pour moi, de la-



quelle il paraît être content. Cette lettre, il l'a fait passer sur-le-champ, avec sa bonté ordinaire, à D. P., afin que nous ne perdissions aucun moment pour nous concerter sur ce qu'il y a à faire dans cette conjoncture nouvelle. Il me paraît, sans avoir vu cette lettre, qu'elle ne peut qu'être favorable; une réponse si tardive suppose des réflexions. Ces réflexions, probablement suggérées ou fomentées par mon oncle, ne peuvent être qu'à mon avantage. D'un autre côté, je sais que M. de Marignane est en marasme, et que sa fille elle-même ne se porte pas bien. Tout cela peut avoir tourné ses idées sur un point de vue fort avantageux à mes affaires; enfin nous verrons. En attendant, sois tranquille, ma bonne amie; je n'ai nulle envie de faire des pas de clerc, et M. B. ne me laisserait pas m'égayer; c'est lui, quoique D. P. se dise mon *seul* ami, qui m'a montré le plus de véritable prudence, laquelle n'a jamais exclu l'activité. Je compte donc infiniment sur ses lumières et ses soins; et l'un de mes griefs contre D. P. est de me parler dans ses lettres tout autrement que dans la conver-

sation, le tout parce que M. B. voit celles-là. Ce n'est pas que D. P. ne soit un homme très-honnête et très-adroit; ce n'est pas non plus qu'il ne reconnaisse dans M. B.... ces deux qualités-là; mais sa manie est de mettre de la politique à tout, pour s'exagérer sa propre importance; et, comme il regarde M. Lenoir comme son irréconciliable ennemi, il veut se méfier de tout ce qui a sa confiance. Tout ce manège et ces folles préventions déplaisent à ma véracité et à mon ame pénétrée de reconnaissance. En général, mon ame, qui, si j'ose le dire, est sensible et délicate, s'indigne des obstacles injustes qu'on m'oppose, des motifs malhonnêtes qu'on a quelquefois l'air de me croire, des rivaux qu'on me donne, de quelques-unes des récompenses que l'on me promet, même de certains éloges qu'on m'adresse, et enfin de tout ce qui semble marquer qu'on n'a pas de moi l'estime que je crois mériter. L'ingénuité est encore dans cette ame calomniée par des gens qui ne sont pas faits pour l'apprécier. Mon cœur se montre tel qu'il est, parce qu'il n'y a rien en lui qui m'oblige à le cacher. Il se

peint sur mes lèvres, dans mes yeux, dans mes expressions; et quand on est ainsi, on s'offense, on s'afflige du moins de ne pas voir tout entier celui de ses amis; D. P., qui n'a pas la même énergie de sensibilité que moi, et à qui les affaires ont donné une enveloppe qui altère son caractère naturel, ne sait pas traiter avec moi; mais il est bon diable et moi aussi, et nos différends ne seront jamais longs ni fort sérieux.

Il n'en est pas de même, ma belle dame, de celui que je vais avoir avec toi. Tu sais que, dans aucun temps, tout dérangé que je suis, je n'ai voulu qu'on fit des dettes; et je trouve on ne saurait plus mauvais que, tandis que tu fais la petite mijaurée, et cries, *trop, trop*, quand je t'envoie quelques sous, tu empruntes à d'autres. Cela pourrait avoir des suites sérieuses même. Quelqu'une de ces religieuses n'aurait qu'à être inquiète, écrire à ta mère, celle-ci croirait que tu fais je ne sais quel emploi de ton argent; car tes chers parents sont un peu comme mon père; ils comptent bien ce qu'on dépense, mais non pas ce qu'ils donnent. Je te

prie donc, mon cher amour, de me dire très-naïvement à quoi montent tes dettes et tes besoins. M. B., qui craint avec raison de mal vendre la montre dans un pays où l'on regorge de tels bijoux, me charge de te le demander, afin d'arranger en conséquence mes pauvres finances. Je le prie de partager entre toi et mon copiste, auquel enfin il faut des à-comptes, ce qui me reste, et de t'envoyer deux louis tout de suite. Après quoi, comme il me faudra quelque petite chose aussi, et qu'on ne peut pas pousser l'épée dans les reins à un libraire qui n'a encore rien vendu, nous partagerons le prix de la montre, quel qu'il soit. Je lui dis, ce qui est très-vrai, que tu la hais, à cause de celui qui te l'a donnée; que je ne suis pas, moi, dans le cas de la porter, parce qu'elle a été à toi, et peut être reconnue, et qu'ainsi nous n'y aurons nul regret. Je ne crois pas qu'il te convienne, maintenant que notre pauvre petite est morte, de travailler autrement que pour ton plaisir. (A ce propos, fais-moi une bourse toute en soie, comme la dernière que tu m'as envoyée, et que j'ai tant baisée.

Fontelliau la trouve charmante, et je n'ai pas pu ni voulu la lui donner, parce qu'il y a des cheveux; mais je lui ai promis que tu aurais la complaisance de lui en faire une autre). Demande-moi donc tout naïvement ce qu'il te faut; il serait un peu dur que je n'eusse pas la préférence sur tes béguines; et si tu crois moins me gêner, tu te trompes fort: car, outre l'inquiétude, si j'étais accoutumé à te voir avouer avec ingénuité tes besoins, j'écouterais les miens, ce que je ne fais, ni ne ferai, tant que tu tergiverseras comme tu fais, folle que tu es!

Quant à ton grand projet, je ne te dirai encore rien de décisif, chère amie si tendre! 1° parce que M. B..., qui a souvent des bouffées d'ouvrage étouffantes, ne s'en est pas encore expliqué avec moi; 2° parce qu'à la tournure que prennent mes affaires, j'ai envie de voir venir. Si elles s'accélèrent, c'est de tous les incidents le plus favorable pour les tiennes: d'abord parce qu'il faut que l'on finisse avec les Monn... pour moi, ce qui entraîne la discussion de tes intérêts; ensuite parce que tu

ne doutes pas plus que moi que, quand les Valdh... seront forcés de croire à ma résurrection, ils ne se rangent. En conséquence, insinue quelque chose de ton projet à ta mère, sans t'ouvrir tout-à-fait, ce qui serait imprudent, et par rapport à elle, et relativement à la poste; mais dis-lui que, comme tout éclat fâcheux, tout souvenir triste est inutile à réveiller, tu penches à un accommodement. 1° Restitution de ta dot, quittance des intérêts passés, et que l'on en compte avec toi; 2° renonciation à tous tes droits, moyennant 1200 livres de pension et ta garde-robe (on n'accordera pas cette condition, et je crois que tu t'en peux départir); 3° suppression absolue de la procédure; 4° engagement de ta part à rester au couvent durant la vie de M. de Mon..., sous la condition de liberté entière, à ton veuvage. Voilà ce que tu dois demander, en montrant à mots couverts que tu n'as pas peur, et que tu te battras s'il faut. Puisque ta mère s'est bien conduite dans cette occasion, c'est, plus que jamais, le cas de lui montrer de la tendresse et de la confiance: charge-la donc de cette

négociation, et prie-la de s'en charger; il me semble que cela est assez d'accord avec ses intentions. Le moment de négocier est venu, puisque le grand obstacle n'est plus; mais qu'elle n'en charge pas son maladroit et malhonnête tatillonneur Mar... Tu es majeure, on ne peut t'engager sans ton aveu; ainsi cette marque de déférence ne t'expose à rien. Voilà, ma bien-aimée, mon avis; je le soumets à M. B... dont l'esprit est conciliateur, sage et rompu aux affaires.

Le dernier trait du Marv... est de la fausseté toute naturelle à lui, et dans une circonstance où il avait trop de tort pour dire la vérité. Cela ne vaut pas la peine que l'on s'en fâche, et certes, si l'on voulait heurter toutes les pierres que l'on trouve sur son chemin dans ce bas monde, on se ferait mal, et on perdrait du temps; car le chemin est raboteux.

Il y a une histoire récente plus tragique que celle de la comtesse d'Harcourt. Je n'en sais pas encore tous les détails. C'est une fille de condition devenue enceinte, et qui avait concerté sa fuite avec son amant. Le jour même

où elle était résolue, l'oncle de la demoiselle appelle en duel le jeune fou, qui n'a pas la force de refuser, du moins pour cette journée; il joint à la faiblesse d'accepter le rendez-vous, celle de l'avouer à sa maîtresse. Leurs projets n'en subsistent pas moins les mêmes, et l'heure est prise à onze heures et demie du soir, sur le Pont-Royal, où la demoiselle devait se rendre en paysanne, et le jeune homme en carrosse. Il a la démence de dire à cette infortunée : « Si, à onze heures sonnantes, je ne suis point arrivé, c'est que je serai mort; » elle perd assez la tête pour le croire, arrive à onze heures, attend la demie dans les plus affreuses angoisses, et se précipite par-dessus le parapet, lorsqu'elle sonne; le jeune insensé arrive un instant après....., et il ne l'a pas suivie!

Mon amie, c'est moi qui t'ai donné ton enthousiasme pour Rousseau, et je ne m'en repens pas. Ce ne sont point ses grands talents que j'envierais à cet homme extraordinaire, mais sa vertu, qui fut la source de son éloquence et l'ame de ses ouvrages. Je l'ai connu, et je connais plusieurs personnes qui l'ont

pratiqué. Il fut toujours le même, plein de droiture, de franchise et de simplicité, sans aucune espèce de faste, ni de double intention, ni d'art pour cacher ses défauts, ou montrer des vertus; on doit pardonner, peut-être, à ceux qui l'ont décrié, de l'avoir mal connu. Tout le monde n'était pas fait pour concevoir la sublimité de cette ame, et l'on n'est bien jugé que par ses pairs. Quoi qu'on pense ou qu'on dise de lui pendant un siècle encore (c'est l'espace et le terme que l'envie laisse à ses détracteurs); il ne fut jamais peut-être un homme aussi vertueux, puisqu'il le fut avec la persuasion qu'on ne croyait pas à la sincérité de ses écrits et de ses actions. Il le fut malgré la nature, la fortune et les hommes, qui l'ont accablé de souffrances, de revers, de calomnies, de chagrins et de persécutions; il le fut avec la plus vive sensibilité pour l'injustice et les peines; il le fut enfin malgré des faiblesses, que j'ignore, mais qu'il a, dit-on, révélées dans les mémoires de sa vie. Il arracha mille fois plus à ses passions qu'elles n'ont pu lui dérober. Doué peut-être de l'ame

incorruptible et vertueuse d'un épicurien, il conserva, dans ses mœurs, la rigidité du stoïcisme. Quelque abus qu'on puisse faire de ses propres confessions, elles prouveront toujours la bonne foi d'un homme qui parla comme il pensait, écrivit comme il parlait, vécut comme il écrivait, et mourut tel qu'il avait vécu.

Adieu, ma chère et unique amante! adieu, le bonheur et la vie de mon ame; je ne te ferai pas attendre des nouvelles bonnes ou décisives, quand j'en aurai; tu peux m'en croire. Je t'adore, et je crois que cette passion si éprouvée, si justifiée, si légitime, peut défier le sort.

GABRIEL.

Réponds honnêtement à Dupont ce que tu voudras.

Je t'adresse mon premier volume de *Bocace*, et les sujets d'estampes: tu me réverras le tout; je n'ai que cette copie, et mon informe brouillon; mon homme est trop occupé pour t'en faire une, et celle-là ne te reviendra-t-elle pas avec tout moi!

## LETTRE XIII.

28 juillet 1779.

JE reçois, mon amie si tendre, ton aimable lettre, dans un temps et un moment où je ne manque pas d'écritures et d'occupations, de sorte qu'elle m'est un soulagement aussi agréable que nécessaire. La lettre de madame de Mir..., dont le bon ange nous avait donné assez bonne opinion, est en effet d'un ton affectueux et convenable. Je ne te l'envoie pas, parce que D. P. me l'a demandée, pour je ne sais quelle intrigoterie. Il est depuis survenu un mémoire de ma mère. Tu sais que c'est là un de ces monstres que l'ami D. P. se forge pour les combattre. Il a cherché à m'en effrayer beaucoup; mais moi, qui sais que l'amitié veille de ce côté, par l'organe de

M. B..., je suis assez tranquille. Toujours est-il que j'ai fait la jolie grimace d'écrire une lettre ostensible, où je parais très-inquiet du soupçon que l'on pourrait former que j'y eusse quelque part, lequel soupçon ne sera jamais conçu de bonne foi. Ce qui pourrait seulement me nuire, c'est que, par un zèle inconsidéré, ma mère eût lâché quelque phrase désobligeante pour madame de M.... J'ai prié M. B... d'y veiller, et, encore une fois, je suis tranquille. Mais D. P. n'a pas manqué une si belle occasion de faire de l'importance et de la politique. Il a vu et revu M. B..., écrit et récrit, et me mande hier, qu'il *croit avoir bien convaincu mon père, chez qui il a été en arrivant au B.... D.... F...., qu'il me ferait la plus grande injustice, en me croyant capable de duplicité, et en supposant que j'eusse la moindre part à ce qu'on a pu écrire. Il m'assure qu'il s'est livré d'émotion jusqu'aux larmes, et qu'il y a mis toute l'adresse du cœur, qu'il croit préférable à celle de l'esprit...; qu'il a acquis quelques lumières, etc., etc.* Mais, en vérité, les lettres de D. P. sont si politiques, si rem-

plies de *mezzo termine*, que je n'y fais plus aucune attention; quand il parle, c'est autre chose, parce qu'il n'y a plus de tiers. Les deux visites qu'il m'a faites, coup sur coup (car je ne sais où diable tu as pêché qu'il était toujours au B... D... F..., puisque je t'ai mandé très-formellement qu'il était à Paris), m'ont fait voir assez clair à mes affaires, dans lesquelles, au reste, il suit servilement l'avis d'une personne à qui je permets très-fort de me servir, pourvu que je ne le lui demande jamais. Au reste, dans cette dernière lettre, il rabâche toujours les mêmes choses qu'il a sans cesse écrites et qu'il ne dit plus. Mon père est fidèle à son plan, et y met une *fermeté et une suite rares*. Certainement il ne sera point fâché qu'on me demande *avec instances* (ainsi maintenant il faut des *instances*), mais il veut prendre acte qu'il ne m'a qu'accordé à des demandes *qu'il ne croit pas devoir refuser*, qu'il n'a contribué en rien à les exciter. Il veut, *en cas de malheur*, n'être exposé à aucun reproche, et rendre mon oncle et sa belle-fille eux-mêmes responsables des événements. Il y a un

fonds de sentiments *paternels*, et très-*paternels*, cachés sous une *prudence infiniment circonspecte*. *La confiance est loin d'être rétablie*. (Ne dirait-on pas que ce ton sentencieux est en date du mois d'avril 1779, où j'ai vu D. P. pour la première fois?) Mais voici le plus beau; aussi D. P. le souligne-t-il: « On ne fait « rien que par l'espérance, m'a-t-il dit; mon « fils a besoin de l'espérance de regagner mon « estime et mon amitié. Je ne la lui veux pas « ôter; mais je ne la lui dois pas mettre pro- « chaine: ce doit être l'aiguillon et la pers- « pective de sa vie entière. » J'ai mandé à D. P., au sujet de cet alinéa, que cette sentence, qu'il soulignait si respectueusement, était susceptible d'un commentaire assez plaisant que je lui épargnais; mais que mon père était comme tous les despotes (qu'il se croyait éternel), et comme tous les pères de droit écrit, qui imaginaient que leurs enfants avaient et auraient toujours quinze ans. D. P. ajoute gravement, après cette belle prosopopée: *Je vous dirai les détails de bouche la semaine*

*prochaine* (car ce serait en effet une grande indiscretion par écrit).

Ce n'est rien que tout cela auprès d'une lettre de trois pages que j'ai reçue hier de mon oncle, antérieure aux dernières que j'ai écrites en Provence, et où il feint d'ignorer la démarche de madame de Mir... Je suis fort fâché de ne pouvoir pas te l'envoyer; je l'ai fait partir tout de suite, pour que D. P. y fabriquât une réponse; il y va de son honneur, car cette lettre est une critique, phrase par phrase, d'une des siennes, laquelle est follement, mais plaisamment arrangée. Tu n'as pas d'idée de toutes les injures que l'on m'y dit; cela va jusqu'à m'appeler *gladiateur* inclusivement, parce qu'on prétend qu'une phrase où je disais qu'une explication nette avec M. de Mar... empêcherait le procès que l'on redoutait tant, est une manière de cartel; cela a de l'esprit, comme tu vois.

Ensuite on relève à toute ligne mon infernal orgueil, mes délits, mes crimes, je crois, et, entre autres, la double rupture de mon ban, ar-

ticle sur lequel je répondrai ferme assurément. Il est un peu dur que ce coquin de Saint-Mauris publie que je lui ai manqué de parole, après avoir dit si hautement qu'il ne m'en avait point demandé, et ne m'en demanderait pas.

Somme toute, il n'y a rien du tout à conclure de toutes ces lettres-là, sinon qu'elles sont faites au Bignon, et qu'ils font, tous tant qu'ils sont, plus les fâchés qu'ils ne le sont réellement. En attendant, M. le chevalier est leur héros, parce qu'il faut bien avoir quelqu'un à m'opposer, et que les du Saillant se raccrochent à cette pauvre branche pourrie. Il a été aux trois combats de M. Guichen, et n'a pas été blessé. On loue son courage, sur ce qu'il s'est embarqué malade, pour ne pas manquer le premier. Dup... observe très-bien, à ce sujet, que cela est bien, mais fort simple, parce que l'on ne va à la guerre que pour y chercher des coups de fusil, et que cette espèce de courage est si commun pour les gens d'honneur, que ce n'est pas la peine d'en parler. Pour moi, je n'appelle point un homme d'honneur



celui qui invente d'aussi lâches mensonges pour nuire à son frère ou à qui que ce soit; et, quant à sa bravoure personnelle, je sais à quoi m'en tenir.

D. P. me mande aussi qu'il a reçu une lettre de toi, du 9 de ce mois, qui n'a plus de rapport aux circonstances présentes, et me prie de *mettre son respect à tes pieds*. Ne va pas le recevoir comme Roxelane reçoit celui de Soliman. Le vrai est, comme je le mandais hier à M. B..., que D. P. est bon et franc par nature, mais politique et finasseur par prétentions. Il a aussi plus de finesse dans l'esprit que dans le caractère. Or l'esprit fin est quelquefois faux, parce qu'il est trop fin; la finesse imagine au lieu de voir, à force de supposer elle se trompe. Mais le principal défaut de D. P. est, je crois, de n'avoir point assez de caractère pour son esprit. C'est d'ailleurs un homme très-estimable, et qui veut de bonne foi me servir autant que cela peut se concilier avec sa prévention pour mon père. D. P. est capable de grandes vues, de concevoir, digérer et ordonner un grand dessein; s'il passe à

l'exécution, il pourrait bien échouer, parce qu'assez souvent il est rebuté des obstacles même qu'il avait prévus, et dont il voyait les ressources; parce qu'aussi il est imbu de mille petites craintes. Ce n'est point, en pareil cas, par défaut d'esprit ou d'adresse qu'il aura manqué; c'est qu'il n'a pas toute la fermeté et la suite possible dans le caractère, quoiqu'il s'en vante; c'est qu'il a aussi beaucoup de paresse naturelle; qu'il n'est pas trop capable d'une volonté forte, à laquelle peu de choses résistent, même pour les gens bornés; c'est qu'enfin il n'a pas le caractère de son esprit. Sans manquer d'esprit, on manque à son esprit par légèreté, par passion, par timidité.

Mon amie, je suis persuadé que ma famille ne peut, avec honnêteté, finir pour moi, sans tenter de finir pour toi; je crois que l'on ne s'y acharnera pas, si les Vald... sont trop récalcitrants; mais on essaiera précisément pour éviter que je m'en mêle, et il faut en ce cas les laisser faire. D. P. m'a secondé à cet égard; je lui ai dit naturellement les conditions que je t'avais dictées; il les a fort approuvées; il

voulait que tu eusses ton douaire aussi ; mais cela me paraît fou à espérer. Car il est tout simple que les Valdh... répondent : — Mais qu'aurait-elle à demander de plus, quand il n'y aurait point de procès ?

Je vais tâcher d'arranger avec M. B... des moyens de t'envoyer, dans le mois prochain, du moins une partie de la somme qui te serait nécessaire pour arranger tes affaires. Je crois que la montre, qui ne nous a été donnée qu'en paiement, pourrait être aliénée, puisque, si l'on nous avait donné à la place les louis que l'on nous devait, nous en aurions assurément usé ; mais il faut laisser notre ami remplir les formalités de son métier, et sûrement il tâchera d'arranger tout pour le mieux. Il faut certainement que je paie mon copiste, mais il reçoit assez souvent de petites sommes, et cela équivaut à de grosses ; tu lui as un peu nui cette fois, nous réparerons cela en août, et, si je redeviens libre, il n'y perdra rien. Pour les fantaisies que tu veux me suggérer, apparemment que tu te moques de moi. Que diable me font des fruits ? Je n'ai qu'une passion,

c'est toi ; qu'un goût, c'est des livres. Il te paraîtra peut-être assez naturel que la passion passe avant les goûts ; ainsi, de quoi te plains-tu ? Crois-tu qu'après l'incomparable bonheur de vivre avec toi, j'aurais jamais un plus grand plaisir que celui de t'aider. Eh ! mon cher tout, en sommes-nous encore aux éléments ? Ne sais-tu pas quelle est l'activité du cœur de Gabriel, et ne faut-il pas que tu l'emploies toute, cette activité ? Ah ! ma bonne amie, ne m'ôte pas les seules jouissances qui me restent.

Puisque tu as été contente du premier volume de Bocace, tu le seras du second, que je te fais passer. Tous les sujets en sont gais, et j'espère avoir conservé cette gaieté en y mettant plus de délicatesse et de décence. Tous les sujets ne sont pas également heureux, et j'ai été obligé d'en supprimer plusieurs par trop plats. L'ouvrage portera cependant, avec les imitations, cinq volumes honnêtes. J'ai à peu près fini, mais non pas mon copiste. Tu ne saurais croire combien j'ai eu de peine à rajeunir tous ces sujets connus, et dont les

meilleurs ont été si embellis par La Fontaine. Il fallait lutter contre lui, et en prose; cela n'est pas peu d'ouvrage. Et puis la vivacité et la convenance du style ne sont nécessaires nulle part autant que dans les contes, et cette partie de l'art dramatique n'est rien moins que facile. Et quant à l'unité, à laquelle les conteurs s'applaudissent de n'être pas astreints, ils se trompent; l'unité n'est pas aussi sévèrement prescrite au conte qu'à la comédie; mais un récit qui ne serait qu'un enchaînement d'aventures sans cette tendance commune qui les réunit en un point, et les réduit à l'unité, ce récit serait un roman et non pas un conte. Ce n'est donc point une chose aussi aisée que l'on fait semblant de le croire. Pour la moralité, dont on ne fait pas une loi rigoureuse au conteur, il doit pourtant avoir son but, s'y diriger comme elle, et comme elle y atteindre. Rien ne le dispense d'être amusant, rien ne l'empêche d'être utile; il n'est parfait qu'autant qu'il est à la fois plaisant et moral; il s'avilit s'il est obscène. Marot, pour la naïveté, fut le modèle de La Fontaine;

mais, après La Fontaine, qui est le premier de nos conteurs en vers, comme le premier de nos fabulistes, il n'en reste aucun à citer : tous en ont imité ce qu'il y avait de plus facile, la négligence et la licence; mais aucun n'en a eu la grace, la facilité, le naturel ingénieux. Un seul homme est peut-être supérieur à lui en ce genre, c'est l'Arioste, parce qu'il a plus de chaleur, de coloris et d'abondance, et qu'à l'invention des détails, qui est celle de La Fontaine, il joint celle des sujets. Tu verras dans mon Bocace un conte tiré de l'Aminte du Tasse; c'est l'aventure de l'abeille, que j'ai substituée à une platitude; je crois que c'est, du moins en italien, un modèle parfait de l'art de conter. Je crois en général que Bocace a été trop vanté; il a cependant du naturel et du comique. Mais quand on a lu ce qu'a fait en ce genre Hamilton, soit dans ses contes, soit dans les Mémoires de Grammont, on n'aime plus aucun conteur. Pour moi, j'ai tâché de compenser le désavantage de ne pas travailler sur mes sujets, par la finesse, le naturel et la gaieté. Si j'ai ton suffrage, je

me consoleraï de ceux qui me manqueront ; car Sophie sera à jamais mon univers, le but, le prix et la récompense de tous mes efforts. Adieu, chère amie que j'adore.

GABRIEL.

---

#### LETTRE XIV.

août 1780.

Et toi aussi, ma douce Sophie, tu aurais, ce me semble, quelque envie de gronder le bon ange; mais ne t'en avise pas, quoiqu'il le mérite bien : car je l'ai déjà tout autant criailé, pour ma part, que si j'en avais tous les droits du monde. Voici pourtant ta lettre jointe à une de madame du S..., presque plus tendre que la tienne. Raillerie à part, sa lettre est très-bien, très-douce, très-affectueuse, très-

empressée même, et cela me fait d'autant plus de plaisir, qu'assurément elle a été vue de mon père. Elle se hâte, dit-elle, de me servir au moment où je lui en donne le droit; en conséquence elle écrit à mon oncle, à sa belle-sœur, etc. Enfin il n'y a pas jusqu'à M. du S... qui fait les plus belles protestations du monde, offre sa maison pour *lieu d'épreuve et sa présence pour caution*; ceci m'a paru un peu sot et un peu maladroit. Je commence à être vieux pour avoir des mentors et de tels mentors. Mais enfin tu vois que tu as tort et grand tort de prendre ce moment-ci pour voir en noir. Tout va bien pour moi : pour toi, tire en longueur, consulte, louvoie, et tout ira bien aussi. D. P. s'est chargé de faire finir tes affaires par mon père; et, si celui-ci s'en mêle, je te réponds que les R... ne mettront pas un mot entre deux. Ce sera notre ouvrage de septembre; mais je crois, et ce ne sera pas l'avis de madame de R..., que le premier pas est que je sorte d'ici, parce qu'il est évident que les Valdh... comprendront à ma première apparition que la faveur n'est plus de leur côté; et